

Dans une présentation d'ensemble de l'époque wilhelminienne, les historiens Eric Hobsbawm et Thomas Nipperdey avaient traité l'histoire des sciences à une époque marquée par de profondes transformations dans la manière de produire le savoir: les tensions entre pensée idéaliste et pensée positiviste avaient constitué le critère intellectuel d'alors. Les contributions de ce volume examinent le discours positiviste dans une perspective comparatiste au niveau européen. Wolfgang Mommsen met l'accent sur l'implication politique d'une conception de la culture qui visait à dominer le monde plus qu'à le comprendre, d'une orientation vers le champ pratique par le rôle de premier plan dévolu aux sciences exactes. Deux universités jouèrent un rôle de premier plan: Heidelberg (le néo-idéalisme), où la culture était un concept d'intégration pluridisciplinaire et Jena, où régnait »le pape du monisme«, Ernst Haeckel. L'analyse des tensions créées par la présence d'un »antipape«, Rudolf Eucken, des conséquences dans les milieux intellectuels de Jena, n'en est qu'à ses débuts, comme le souligne Friedrich W. Graf.

Pour Georg Simmel et Max Weber, mais aussi pour Werner Sombart, poser le problème du contenu des valeurs esthétiques et littéraires était essentiel pour l'évolution de leurs programmes de sociologie et de civilisation. Les interférences avec le droit, la philosophie, les dimensions culturelles de la psychologie sociale et de la psychiatrie élargirent un débat novateur: il s'agit de la confrontation du neurologue Willy Hellpach et du psychiatre Emil Kraepelin. L'influence de ce dernier fut importante pour le projet de recherche de Max Weber sur la sélection et l'adaptation des ouvriers dans les entreprises de très grande dimension. Les sciences politiques et économiques, profondément ancrées dans l'historisme, se virent accusées de chercher à donner un caractère scientifique à l'éthique sociale, de donner un rôle de premier plan aux sciences sociales.

C'est précisément la comparaison avec d'autres nations industrielles (l'Angleterre, la France) qui donne un intérêt réel à cet ouvrage.

Marianne WALLE, Rouen

Gerhard HAHN, Die Reichstagsbibliothek zu Berlin – ein Spiegel deutscher Geschichte. Mit einer Darstellung zur Geschichte der Bibliotheken der Frankfurter Nationalversammlung des Deutschen Bundestages und der Volkskammer. Anhang und Dokumente, Düsseldorf (Droste) 1997, 758 p.

Les bibliothèques font partie intégrante de leur contexte politique, culturel et social et on conçoit que leur histoire ne peut être considérée uniquement dans leur cadre institutionnel et technique. L'ouvrage de Gerhard Hahn en est la meilleure exemplification car, si les aspects spécifiques de la »bibliothéconomie« y occupent naturellement une place importante, c'est toute l'histoire de l'Allemagne depuis 1848/49, mais surtout, depuis la formation du Reich en 1871, qui compose la trame de cet imposant travail. De ce fait, le bibliothécaire découvrira dans cette étude la vie et le fonctionnement d'une institution particulière qui remonte à la création de la bibliothèque de l'Assemblée nationale constituante de 1848/49, qui aura connu toutes les vicissitudes des changements brutaux – et révolutionnaires – de régime politique jusqu'à la partition imposée par Yalta et la chute du mur de Berlin. Parallèlement, le lecteur curieux et averti peut suivre les grandes étapes de l'histoire allemande contemporaine et trouver nombre de détails et descriptions d'événements – comme l'incendie du Reichstag et les derniers combats à Berlin – exposés avec précision, qui placent bien des situations dramatiques sous un jour nouveau. Gerhard Hahn, en tout cas, aura su rendre attractive, sinon moins ardue, la lecture de ce monument qui relie la bibliothèque des parlementaires de Frankfurt am Main au projet du Berlin de l'an 2000. Ce sera dans le »Alsenblock«, sur la rive est de la Spree, que la Bibliothèque du Bundestag sera installée, et que sa fonction de bibliothèque politique centrale d'Allemagne, telle que la concevait en 1888 le

président de la commission de la Bibliothèque du Reichstag, Franz Freiherr Schenk von Stauffenberg. Il semble que cette définition, bien qu'elle ait été controversée, puisse être encore acceptée même si au cours des années, cet établissement, qui possède plus d'un million d'ouvrages, soit devenu une bibliothèque administrative centrale. Quelle sera sa future orientation? Les parlementaires du prochain millénaire négligeront-ils l'écrit au profit de l'électronique? Il est souhaitable que la mission traditionnelle de la Bibliothèque du Bundestag, qui est de mettre à la disposition des parlementaires essentiellement les ouvrages susceptibles de faciliter leur tâche, comme celle du Reichstag, continue de refléter la vie intellectuelle de son époque, en dépassant sa spécialisation, comme l'espère Gerhard Hahn¹.
 Marcel SPIVAK, Les Lilas

Peter FRITZSCHE, *Reading Berlin 1900*, London (Harvard University Press) 1996, X-308 p.

Dédié à une enfant assassinée en 1904, le livre s'attache à décrypter la «ville-mot», texte social qui, tout à la fois réfléchit, distord et reconstitue la ville. Dans un ouvrage original et stimulant, joliment illustré, à la lecture agréable, au lettrage soigné et recherché, le germaniste américain Peter Fritzsche explore les termes de médiation entre ville et texte. La ville moderne est littéralement saturée par le texte qui contribue à la façonner. La nouvelle représentation urbaine modifie les manières d'écrire et de lire. La ville comme lieu et la ville comme texte se définissent l'une l'autre. L'auteur choisit la période 1900-1914 pendant laquelle Berlin connaît une rapide croissance et alors que les journaux deviennent des institutions métropolitaines. L'auteur n'étudie pas tant la presse que la construction de la ville écrite et de son impact sur la ville construite. Le journal est la forme de représentation par excellence de la modernité. Il y a conjonction entre l'émergence des grandes cités et la création de la presse de masses.

En quelques décennies, la capitale prussienne se réinvente en métropole mondiale. Entre 1848 et 1905, la population augmente de 400 000 à 2 millions d'habitants; la ville s'entoure de vastes banlieues peuplées par 1,5 millions d'individus. En 40 ans, la population de Steglitz est multipliée par quarante. L'extension sauvage de Berlin, caractérisée par ces palissades de bois dessinées par Heinrich Zille et le jeune Grosz, lui fait perdre sa lisibilité. Berlin se mue en un grand centre industriel, en constante évolution, ce qui accentue le caractère insaisissable de la ville. Du fait de la croissance de la ville qui entraîne une séparation entre travail et habitat, les citoyens deviennent des étrangers; qu'ils soient originaires des campagnes ou qu'ils soient natifs, ils ne reconnaissent plus une ville qui bouge sans cesse. Entre 1879 et 1894, le taux annuel de déménagement varie entre 43% et 65%. Les journaux servent de guides des nouveaux territoires urbains. La ville toujours recommencée, réécrite, relue. Déjà déracinés par l'exode rural, les prolétaires mènent en plus une vie de nomades urbains, privés de repères stables où ancrer leur mémoire. Le *turnover* professionnel accentue le dépaysement. Les filles de campagne viennent à Berlin pour devenir domestiques, mais la moitié d'entre elles devient en moins d'un an ouvrières ou employées, les autres tombant souvent dans la prostitution.

La mutation permanente de la ville génère des représentations éphémères dont le journal est l'archétype. La ville moderne crée ses propres formes de récits recomposant le kaléidoscope urbain: feuilleton, brèves, dessins ...

À la veille de la Première Guerre mondiale, Berlin compte plus d'un million d'abonnés. S'inspirant de modèles new-yorkais et parisiens, Scherl produit en 1883 un journal destiné

1 Pour la France, on peut utilement se reporter à l'ouvrage suivant: Jean MARCHAND, *La Bibliothèque de l'Assemblée Nationale*, préface de M. Jacques CHABAN-DELMAS, Bordeaux 1979.